



HAL
open science

Les rapports de classe dans les approches ethnographiques de la sociologie brésilienne

Nicolas Fayette

► **To cite this version:**

Nicolas Fayette. Les rapports de classe dans les approches ethnographiques de la sociologie brésilienne. Brésil(s). Sciences Humaines et Sociales, 2015. halshs-01729713

HAL Id: halshs-01729713

<https://shs.hal.science/halshs-01729713v1>

Submitted on 13 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les rapports de classe au prisme des approches ethnographiques de la sociologie brésilienne.

Nicolas Fayette¹

La rareté des études ethnographiques sur les classes sociales dans la sociologie brésilienne est un fait qui ne peut manquer de surprendre l'observateur extérieur. Il existe une longue tradition au Brésil de travaux de morphologie sociale ou d'études à dimensions historiques sur l'évolution des groupes sociaux (par exemple à l'Université de São Paulo dans la lignée de Florestan Fernandes). Le lecteur a également facilement accès à une littérature inspirée du marxisme attachée à un point de vue global sur les rapports de classe et qui mêle « ... un mode de pensée juridique soucieux des délimitations des classes sociales à un substantialisme induit par une réification inhérente à l'utilisation de catégories formelles »². D'autre part, l'œuvre de Pierre Bourdieu – notamment au travers de la théorie des classes sociales sous-jacente aux analyses de *La distinction* (1979) – nourrit un nombre important de travaux empiriques (et théoriques) sur la culture des classes sociales, les styles de vie ou les inégalités scolaires, pour la plupart réalisés à partir d'entretiens formels ou d'analyses statistiques. Par contre, il est beaucoup plus rare de lire des travaux issus d'un *fieldwork* portant explicitement sur les classes sociales ou les « *relações de classe* »³.

Si le temps et les investissements que représentent l'insertion prolongée dans un milieu peuvent jouer en la défaveur du développement d'enquêtes ethnographiques (Masson & Suteau, 2006), une « histoire des pratiques » de la sociologie brésilienne révèle plus spécifiquement des freins ayant trait à la place prépondérante qu'ont occupé les discussions théoriques et politiques au sein de la formation universitaire et

¹ Nicolas Fayette est doctorant en sociologie à l'Institut des Hautes études de l'Amérique Latine (IHEAL – Paris 3 Sorbonne-Nouvelle) et membre du Centre de Recherche et de Documentation des Amériques (CREDA/UMR 7227). Sa recherche doctorale porte sur les rapports pédagogiques et sociaux en milieu scolaire à São Paulo.

² Pour reprendre dans un autre contexte l'expression légèrement critique de Masson (2008: 121). À titre d'exemple, nous pouvons trouver ce type de travaux au sein de la revue *Crítica marxista* éditée par le laboratoire CEMARX de l'université de Campinas.

³ Nous laissons de côté ici la production anthropologique brésilienne qui, du fait de son extrême diversité de pratique d'enquête et de perspectives conceptuelles, exigerait sans aucun doute un traitement spécifique et approfondi. Notons toutefois la place originale occupée par le *Museu Nacional* de Rio dans le développement de monographies portant sur les classes sociales en milieu rural au cours des années 1970, influencées notamment par les travaux de Pierre Bourdieu (Leite Lopes, 2005), mais aussi dans la production d'une anthropologie urbaine proche de certains auteurs de l'École de Chicago (Howard Becker et Erving Goffman en tête) autour de la figure de Gilberto Velho. Par ailleurs, certains auteurs comme Paula Montero (2004) constatent une tendance actuelle de l'anthropologie sociale brésilienne à délaisser les dimensions les plus descriptives de la démarche ethnographique pour « des études qui se constituent en une adaptation des théories et des concepts de l'analyse ethnographique à des problèmes contemporains des sociétés modernes » mais aussi une tendance à se consacrer davantage à « l'analyse de l'exercice de la politique et du fonctionnement de l'État et des institutions juridiques, avec une diminution importante des préoccupations antérieures relatives aux questions d'inégalité sociale, de pauvreté et de classes. » (Ferreira Gonçalves & Carvalho Rodrigues, 2007: 43).

de la recherche (Brochier, 2009). D'un point de vue thématique, nous devons prendre en compte le net reflux qu'a connu le concept de classe dans l'agenda international des sciences sociales depuis les années 1980, à la faveur d'une lecture progressivement pluridimensionnelle de la domination articulant les concepts de classe, de race et de genre, réaménageant son usage dans la pratique d'enquête (Dorlin, 2009). Si cette nouvelle donne a incontestablement enrichi l'analyse des inégalités, elle a plus spécifiquement éclipsé l'étude des rapports de classe dans un champ intellectuel brésilien déjà fortement mobilisé contre le mythe politique de « démocratie raciale », toujours vivace dans la perception qu'a la société brésilienne d'elle-même⁴. Il faut toutefois nuancer ce recul des études portant sur les classes sociales brésiennes : si tel a été incontestablement le cas des analyses marxistes, un intense débat touchant un secteur spécifique de la structure sociale a éclot au cours des quinze dernières années.

En effet, le Brésil a bénéficié sur cette période d'une forte croissance économique et mis en place – sous l'impulsion du premier mandat du président Lula – un certain nombre de réformes redistributives et de politiques de « discrimination positive » en direction des classes sociales défavorisées⁵. Ces politiques publiques, visant tout à la fois à éradiquer l'extrême pauvreté, à stimuler la demande intérieure (en favorisant l'accès au crédit) et à ajuster les qualifications professionnelles aux nouvelles exigences du marché du travail, ont conduit à des changements sociaux importants propres à questionner la structure et les rapports des classes⁶ : de façon classique, l'amélioration rapide des conditions matérielles d'existence d'une fraction substantielle des classes populaires, alliée à une scolarisation prolongée de leurs enfants, a fourni à la sociologie brésilienne le cadre d'un débat sur la « moyennisation » de la société⁷. Cette focalisation thématique entretenue par les enjeux médiatiques et

⁴ Pour une enquête récente sur l'histoire des rapports entre les sciences sociales brésiennes et le « mythe de la démocratie raciale », voir : Brochier, C. (2014). Le concept de « démocratie raciale » dans l'histoire intellectuelle brésilienne, *Revue de synthèse*, vol. 135, n°1, p. 123-150.

⁵ Nous faisons principalement référence ici au programme *Bolsa família* et aux politiques de discriminations positives en direction des universités privées (programme *ProUni* essentiellement fondé sur le revenu des familles) et publiques (établissement de quotas – notamment raciaux – à la discrétion des universités).

⁶ À titre d'exemple, l'étude de Comin et Barbosa (2011) discutent des effets relatifs aux évolutions du marché du travail et de l'enseignement supérieur sur la mobilité sociale récente qu'ont connu les classes défavorisées de la société brésilienne. L'hypothèse retenue par les auteurs est que cette mobilité sociale résulterait davantage d'une meilleure insertion des classes populaires sur le marché du travail, laquelle permettrait en retour une formation continue et « diplômante » au sein d'universités privées précisément destinées à assurer cette fonction, plutôt que des effets consécutifs de l'obtention d'un diplôme de l'enseignement supérieur. En d'autres termes, la réduction des écarts de salaire entre catégories a permis le développement de nouvelles stratégies professionnelles et scolaires : c'est le marché du travail qui a contribué au financement de la formation continue privée de ces classes sociales. Aussi, selon le mot des chercheurs, il semblerait que nous assistions à l'expansion récente d'une figure originale, celle de « travailleurs qui étudient », bien moins que celle « d'étudiants qui travaillent ».

⁷ Voir par exemple l'ouvrage électronique « *Classes ? Que classes* » issu du cycle de débats organisé en 2013 par les fondations *Perseu Abramo* (FPA) et *Friedrich Ebert* (FES) disponible en ligne à l'adresse : <http://www.fpabramo.org.br/ciclosfpa/>

politiques⁸ d'une telle question a su alimenter une controverse à proprement parlé académique. D'un côté, une lecture « économique » de la classe moyenne fait du revenu et de la consommation les principaux critères de son appartenance – la « nouvelle classe moyenne », dénommée la « classe C » sur une échelle allant de la classe A (+) à la classe E (-) constituant le groupe social dorénavant majoritaire (Neri, 2008). De l'autre, une lecture « sociologique » dénonce le réductionnisme d'une telle approche, incapable selon elle de prendre en considération les dominations culturelles et symboliques ainsi que le maintien des inégalités en terme d'espérances relatives de mobilité résidentielle, professionnelle ou scolaire vis-à-vis des « classes moyennes traditionnelles » (Scalon & Salata, 2012).

Toutefois, force est de constater que ce « retour des classes sociales » comme champ d'investigation de la sociologie brésilienne n'a pas bousculé les pratiques d'enquête héritées des années 1980 : les « formules de recherche » (Chapoulie, 1991) des sociologues se composent très majoritairement d'analyses multivariées à partir de questionnaires ou de bases de données statistiques et d'entretiens le plus souvent semi-dirigés en situation formelle d'interview, que celles-ci discutent et défendent une théorie des classes sociales de tradition marxiste, wébérienne ou cherchant à opérer leur synthèse (Bertoncello, 2010, 2013). Or l'activité de recherche du sociologue, identifiée à des méthodes de recueil, d'interprétation et de restitution des données (Masson, 2008), conditionne les possibilités formelles d'appréhension des rapports sociaux. C'est pourquoi nous souhaitons nous intéresser à une formule de recherche originale dans l'étude des rapports de classe au Brésil : nous l'avons dit, il s'agit d'enquêtes adoptant une démarche ethnographique. Parce que l'observation représente sa facette la plus caractéristique (Peneff, 2009), l'enquête ethnographique recèle un potentiel important de découvertes concernant la vie sociale des groupes concernés. En effet, en cherchant à « découvrir les catégories de description les plus efficaces, qui tiennent compte à la fois de ce que font les indigènes et de la signification, à leurs propres yeux, de ce qu'ils font » (Weber, 2000: 89), les enquêtes constituées d'une part d'observation permettent de mettre au jour des relations concrètes et visibles et dépassent ainsi certaines limites que les discours sur les pratiques imposent en termes d'approches objectives de ces pratiques.

Dans cet article, nous abordons de façon détaillée quatre enquêtes qui affrontent la question des inégalités sociales à partir d'instances de socialisation (quartier, travail, hôpital, université) qui, par définition, rendent possible une ethnographie des rapports de classe, c'est-à-dire rendent possible une observation durable et répétée, non pas forcément des mêmes individus, mais des mêmes groupes sociaux. Dans un contexte fortement marqué par les changements sociaux que nous avons évoqués, nous verrons que certaines enquêtes tendent en premier lieu à actualiser la structure de classe de la société brésilienne en se focalisant sur les rapports sociaux d'une classe en particulier (Castilhos, 2012 ; Souza, 2012), tandis que d'autres privilégient l'analyse des interactions de classe que produit l'évolution des secteurs de la santé (Santos & Campos, 2013) et de l'éducation (Cicalo, 2012) au sein d'organisations formelles. *In*

⁸ La reconnaissance des « nouvelles classes moyennes » est devenue un lieu commun des discours médiatiques et électoraux rapprochant, à travers l'image de progrès économique et d'accession à la modernité d'une « société de classe moyenne », les libéraux et le *Partido dos Trabalhadores* (PT) au pouvoir. Il nous semble important de souligner la concomitance de ces enjeux politiques et du débat académique divisant les « réponses » que les intellectuels désirent y apporter.

fine, notre objectif est de rendre compte des liens entre pratiques ethnographiques et raisonnements explicatifs lorsque l'objet de l'enquête porte en premier lieu sur les rapports de classe sociale. L'une des conséquences a été de distinguer les apports respectifs des types de *fieldwork* en matière d'étude des relations entre membres de classes sociales différentes et au sein d'une même classe.

RAPPORTS SOCIAUX ET STRUCTURE DE CLASSE

Nous abordons dans cette partie la formule de recherche majoritaire des enquêtes ethnographiques qui traitent directement ou indirectement des rapports de classe brésiliens. Elle consiste à construire son objet d'enquête à partir d'une catégorie permettant d'étudier en profondeur les rapports sociaux d'une classe sociale. Ces catégories peuvent être de nature diverse. Par exemple, on y trouve fréquemment les quartiers d'habitation, les lieux de travail, les réseaux de sociabilité ou encore l'étude d'une profession. Ces enquêtes ont notamment permis d'enrichir la connaissance des classes populaires qui n'étaient saisies jusqu'à la fin des années 1970 qu'à partir de la notion de classe ouvrière (Schwartz, 1998; Sader & Paoli, 1986). Comme nous l'avons rappelé, un pan important de la société brésilienne a connu depuis les années 2000 une nette augmentation de son niveau de vie, entraînant avec elle de nouvelles attentes et de nouvelles stratégies, mais aussi de nouvelles résistances des « anciennes » classes moyennes, renforçant les mécanismes de concurrence, notamment sur le marché scolaire public et privé (Costa & Koslinski, 2011). En l'absence d'enquêtes transversales et/ou longitudinales importantes sur les classes sociales, la frontière entre les classes populaires et les « nouvelles classes moyennes » est particulièrement difficile à tracer. Des analyses des quartiers populaires montrent l'émergence d'une « élite populaire » dont les conditions matérielles d'existence, le style de vie et les formes de distinction qu'elles mettent en œuvre vis-à-vis des fractions de classe subalternes se construisent à partir d'une identification aux valeurs de la classe moyenne, notamment en terme de rapport à la consommation (Chauvel & Abreu Zornoff de Mattos, 2008).

C'est dans cette perspective que Rodrigo Bisognin Castilhos (2007) réalise dans les années 2000 une monographie d'un quartier populaire de Porto Alegre afin d'y étudier le rôle de la consommation dans les stratégies de distinction entre les familles de ce quartier. Il y analyse les différents types de biens consommés par ces familles, la forme que prend cette consommation, notamment à travers le crédit ou l'épargne, leurs usages différenciés et leurs représentations. Ces observations le conduisent à déterminer les propriétés des « subdivisions » à l'intérieur des classes populaires du quartier et à dégager les « éléments structurels de distinction » qui leur sont associées. Le premier élément structurel de distinction est le type d'activité professionnelle, déterminant à la fois les capacités économiques d'une famille mais reflétant aussi son statut social : avoir un travail fixe, légal et qui « rapporte » met à distance les familles les plus précaires qui en sont dépourvues. Un autre facteur de distinction est celui de « savoir dépenser » son argent : les « élites » du quartier réprochant le « gaspillage » dans les jeux, l'alcool ou l'alimentation au profit d'une consommation légitimée par le changement de statut qu'elle permettrait. Cette consommation, fondée sur

l'investissement dans des « biens durables » (électro-ménager, voiture...) s'identifierait donc aux valeurs des classes moyennes. Enfin, une distinction qui se rapporte à la sociabilité, certaines familles cherchant à établir un réseau avec les « élites » du quartier. Aussi la hiérarchisation sociale se fonde tant sur l'ostentation, à travers par exemple la possession d'une voiture, une maison « mise en valeur » et « bien tenue » que sur un *ethos* valorisant la politesse, l'épargne ou encore la discipline des enfants.

Le sociologue Jessé Souza et son équipe (2010) se sont consacrés à l'étude empirique de cette « nouvelle classe moyenne » pour justement réfuter cette appellation et la lecture strictement économique qui lui est associée. À partir d'un cadre analytique bourdieusien, l'auteur estime que cette élite des classes subalternes est privée des propriétés dont sont dotées les classes moyennes comme leur « bonne volonté culturelle », leur capacité à se rapprocher des goûts des classes dominantes ou encore à adopter leur *hexis* corporelle. Si toutefois elle se distingue des classes les plus défavorisées – que l'auteur nomme par « provocation » la « *ralé* » (Souza, 2009), la populace – c'est principalement en vertu du « capital familial » sur lequel elle s'appuie, qui consiste en une famille structurée et solidaire, contrairement à la famille « typique » de la *ralé* qui serait quasi frappée d'anomie⁹. Ce « capital familial » serait notamment déterminant pour l'émergence d'une « éthique du travail » à partir de laquelle ces élites auraient non pas intégré les classes moyennes, mais se seraient muées en une « *nova classe trabalhadora* ». Jessé Souza défend moins une analyse en terme de mobilité entre deux classes sociales qu'un changement de propriété d'une partie des classes dominées elles-mêmes, ce qui se traduit dans son travail par l'invention d'une nouvelle classe, à mi-chemin entre la « *ralé* » et les « classes moyennes », composée de « *batalhadores* », de « battants laborieux ». Aussi, cette perspective d'une division extrêmement marquée des conditions d'existence des dominés est à rapprocher des analyses en termes d'« *underclass* » (Wilson, 1994) qui empêchent, contrairement à la position précédente de Castilhos, d'envisager sous la même catégorie unifiante de « classes populaires » (Schwartz, 1998) les segments de la « *ralé* » et de la « *nova classe trabalhadora* ».

L'analyse prend appui sur des enquêtes ethnographiques dans des milieux professionnels tels que celui du telemarketing et celui du marché de rue. L'équipe de Jessé Souza reprend la théorie dispositionnelle de Bernard Lahire à partir de la présentation de récits de vie et d'observations de certains acteurs. La démarche des chercheurs consiste à déceler dans leur matériel empirique les « dispositions » spécifiques des « *batalhadores* » produites par la rencontre de leur *habitus* de classe de la « *ralé* » avec les éléments contextuels de leur trajectoire biographique. La relative homogénéité de ces « dispositions » reflèterait *in fine* une appartenance de classe commandée par les besoins du « capitalisme financier » et « post-fordiste », notamment en terme de responsabilisation individuelle des parcours professionnels et de nouvelle culture managériale. À ce titre, les auteurs font la démonstration du caractère particulièrement éprouvant des conditions de travail qui sévissent dans les

⁹ « A família típica da « *ralé* » é monoparental, com mudança frequente do membro masculino, enfrenta problemas grave de alcoolismo, de abuso sexual sistemático e é caracterizada por uma cizão que corta essa classe ao meio entre pobres honestos e pobres delinquentes. É a classe vítima por excelência do abandono social e político com que a sociedade brasileira tratou secularmente seus membros mais frágeis. » Souza, 2010, p. 50.

centres d'appel de *telemarketing* en analysant minutieusement une journée de travail « type » d'un jeune « *batalhador* » au bas de l'échelle de l'entreprise, c'est-à-dire conseiller téléphonique. La pression psychologique des superviseurs, le contrôle permanent des attitudes et du travail réalisé, la cadence infernale des appels, les pauses courtes et chronométrées conduisent ce salarié à un état d'épuisement physique (tendinite, mal de tête...) et moral qui rappelle les conditions de travail des ouvriers de l'industrie. En conséquence, il lui est impossible de suivre une formation d'un établissement supérieur (privé) tant qu'il restera dans l'entreprise – contrairement à une autre enquêtée, superviseuse quant à elle, qui suit parallèlement un cursus de gestion des ressources humaines. Le parcours universitaire de cette dernière s'explique pour les auteurs par les injonctions parentales à l'effort et à la réalisation d'études, par ses conditions de travail moins difficiles que celles des conseillers téléphoniques et surtout par son « *incorporação de novos padrões empresariais pós-fordistas que se concretizam na sua visão de sacrificio pessoal pelo trabalho e de que não há ascensão sem esforço pessoal* »¹⁰ qui la conduit à percevoir « *sua dominação não como algo imposto de fora, por um mundo cruel, mas como algo querido por ela, agora internalizado como seu padrão de boa vida* ». Selon les auteurs, le « taylorisme du travail intellectuel » dont témoigne l'industrie du *telemarketing* donne à voir l'utilité réelle de la « démocratisation scolaire » touchant le lycée et les « petites études », à savoir « *a constituição de um verdadeiro exército de reserva minimamente escolarizado para o trabalho precário* »¹¹.

Mais c'est au sein du travail consacré au marché nordestin de Caruaru que l'équipe de Jessé Souza introduit un portrait général de la classe des « *batalhadores* », séparant les « *batalhadores* » salariés (vendeurs, techniciens, comptables, contre-mâîtres...) des « *batalhadores* » entrepreneurs (petits indépendants du commerce, de l'industrie de l'agriculture, de l'artisanat...) – ces deux fractions partageant :

« 1) *Origem familiar estruturada, infância vivida com pai e mãe juntos, sem passar necessidade material imediata* ; 2) *Disposição para o trabalho esforçado e honesto, o que significá também desejo de dignidade* ; 3) *Disposições econômicas básicas para cálculo e administração primários.* »

Mais étant séparées par :

« *os elementos diferenciais, afora os demais, o que podemos chamar de « disposições secundárias » de empreendedor, além das « disposições primárias » do trabalho no geral, parecem ser : 1) disposição e cálculo para autossuperação ; 2) disposição para chefia e liderança.* »¹²

Ces conclusions sont le fruit d'une vaste enquête empirique – dont les différentes étapes, détaillées dans une note de bas de page, montrent qu'elle s'est appuyée sur des observations, des entretiens, des documents administratifs, etc – qui malheureusement n'est restituée qu'à travers la construction d'un « idéal-type » du *batalhador*,

¹⁰ *Ibid*, p. 77.

¹¹ *Ibid*, p. 63.

¹² *Ibid*, p. 171.

personnage fictif nommé « Pedro » par les chercheurs, qui serait une sorte de synthèse idéale conçue à partir de l'ensemble du matériel empirique recueilli, sans qu'il soit toutefois donné au lecteur l'occasion de saisir les étapes de cette construction. Celle-ci repose sur le fait de déceler les « dispositions » de ces « *batalhadores* » à partir d'extraits d'entretiens se rapportant aux « pensées, sentiments et actions » des acteurs expliquant leur trajectoire sociale spécifique. Mais le passage de la théorie au travail d'interprétation interpelle le lecteur. Daniel Meier (2003), dans son compte-rendu de l'ouvrage *Portraits sociologiques* de Bernard Lahire, pose avec acuité les questions méthodologiques que soulève la théorie dispositionnelle¹³, lesquelles s'appliquent également au travail de Jessé Souza et de son équipe. En effet, nous ne savons rien des usages qui sont faits du matériel empirique conduisant à l'élaboration des dispositions¹⁴, aussi bien en terme d'interprétation des discours des acteurs et des observations réalisées, que du processus de catégorisation et de généralisation qu'elle induit.

Fondamentalement, l'analyse vise à comprendre en quoi ce groupe social, malgré son apparente migration vers les classes moyennes, n'offre qu'une nouvelle expression d'une classe subalterne et subordonnée à l'évolution du capitalisme financier. Bien que les auteurs leur reconnaissent une certaine ascension économique (qu'ils distinguent de l'ascension sociale), les « *batalhadores* » ne feraient que s'écarter de la précarité immédiate touchant la « *ralé* » – sans en éliminer définitivement la menace – au prix d'une lutte quotidienne pour améliorer leurs conditions de vie. Si comme nous l'avons vu, leur culture de classe apparaît fortement marquée par les injonctions à l'effort que détermine leur position dans le système productif post-fordiste, leur style de vie semble s'écarter de celui des fractions les plus dominées – notamment par l'attention qu'ils portent à leur projet de vie, l'importance accordée à l'éducation pour leurs enfants ou leurs formes de consommation – sans pour autant adopter les normes culturelles distinctives des « classes moyennes ». Pour le dire autrement, les rapports de classe spécifiques de la « *nova classe trabalhadora* » se définissent par la dépossession radicale des groupes qui lui sont subalternes – et dont provient pourtant la grande majorité des « *batalhadores* » – et témoignent, par la fragilité même de leurs nouvelles ressources économiques et culturelles, à la fois de leur impossibilité d'entrer réellement en concurrence avec les « classes moyennes »¹⁵, mais aussi d'une

¹³ « Ce n'est pas tant le dispositif lui-même qui surprend que son contenu et ce au plus près des individus : celui des observables. Ni dans les entretiens ni dans la partie finale, l'auteur n'explique la substance repérable et concrète de ce qu'il entend, par exemple, par « spontanéisme », « ascétisme » ou « remise de soi ». Le souci empirique trouve là une limite : comment les différents enquêteurs passent des paroles d'acteurs aux interprétations, c'est-à-dire à l'imputation de l'enquêté dans une catégorie dispositionnelle ? Cette absence d'indices concrets pose ensuite le problème de la clé de lecture commune d'une disposition. En d'autres termes, on se demande si tous les enquêteurs parlent de la même chose lorsqu'ils utilisent les mêmes notions... ». Meier, 2003.

¹⁴ L'usage du concept de disposition est particulièrement extensif dans l'enquête de Jessé Souza, ce qui de toute évidence appauvrit sa portée analytique. Par exemple, on y trouve des dispositions à : « l'apprentissage par l'expérience », à « la projection dans le futur », à « l'acquisition de biens "supérieurs" », à « l'épargne », à « la construction d'une image positive du commerce », à « l'autocontrôle », à « sortir de la campagne », au « traitement des clients », à « la sobriété » (alcool), ou encore des dispositions « sportive », « émotionnelle », « cognitive », etc. Par ailleurs, ces « dispositions » peuvent être particulièrement normatives : dispositions à la « cordialité », à la « persévérance », à la « dignité », à « l'honnêteté », à la « décence », etc.

¹⁵ Bien entendu, dans la mesure où elles caractérisent « en creux » les groupes qui leurs seraient immédiatement subalternes, un des enjeux fondamentaux est la délimitation et la caractérisation des

exposition immédiate aux risques de déclassement. Comme nous pouvons le constater, les rapports de classe sont en l'espèce principalement déduits de l'exploration des rapports sociaux à l'intérieur de la classe ethnographiée. En effet, la mise en rapport des classes sociales n'est pas en elle-même observée mais inférée à la comparaison des attributs de chaque classe.

Les deux enquêtes que nous avons vu visent explicitement à analyser en profondeur les rapports sociaux d'une classe sociale. Pour cela, les chercheurs sont allés trouver la classe sociale désirée là où ils pensaient qu'elle était. Cela a des répercussions importantes sur l'enquête : se donner pour objet premier l'objectivation des rapports « intra-classe », c'est logiquement partir des attributs que nous donnons à cette classe avant enquête pour postérieurement en réorganiser l'agencement interne (1er cas) ou pour en remettre en question les frontières (2nd cas). La complexité de la démarche tient au fait que le concept de classe sociale est alors celui d'un concept structurant – parce que reconnu comme discriminant dans la construction du périmètre de l'objet – mais dont les attributs d'appartenance (sociaux, économiques, culturels...) devront être reconstruits au cours de l'enquête pour mesurer les écarts empiriques observés. Nous pouvons décomposer (artificiellement) ce processus en trois séquences qui relèvent dans la pratique de ces enquêtes d'au moins trois usages du concept de classe sociale. Un premier usage sert à localiser un segment de la population dans l'espace social à partir d'une pluralité de savoirs antérieurs – scientifiques bien entendu, mais aussi influencés par les « questions de société », le débat politico-médiatique, l'expérience subjective du chercheur, son propre positionnement dans l'espace politique et académique¹⁶. Un deuxième usage consiste à faire le choix d'utiliser la classe sociale comme une catégorie pertinente pour caractériser les attributs des acteurs. Le chercheur entreprend alors de sélectionner et d'organiser certains matériaux empiriques collectés en vue de donner une « morphologie » à la classe : pour cela on cherchera des attributs sociaux distinctifs partagés par des acteurs ou des groupes. Enfin, un troisième usage consiste à donner à la classe sociale une dimension de concept opératoire ayant valeur explicative sur les trajectoires, pratiques et représentations sociales : ce que les acteurs font est le produit

« classes moyennes » elles-mêmes. Or en structurant et uniformisant les « classes moyennes » brésiliennes essentiellement autour des luttes de classement que certaines de leurs composantes mènent avec les groupes les plus dominants de l'espace social, on s'expose inévitablement à élever le prix de son entrée. Cette manière d'appréhender la société brésilienne, essentiellement commandée par une théorie des classes sociales construite à partir de la société française des années 1960-70, comporte au moins trois risques, 1. celui d'une lecture ethnocentrique des attributs que *devraient* posséder les classes moyennes brésiliennes, 2. celui d'une lecture misérabiliste et dominocentrique des cultures des classes populaires (Grignon et Passeron, 1989), 3. enfin, celui d'une lecture *a priori* de leurs rapports passés au filtre de la théorie. Nous ne disons justement pas que ce type de structuration relationnelle des classes sociales ne fonctionnerait pas *a priori* pour l'ensemble de la société brésilienne, nous constatons simplement l'absence d'enquêtes empiriques qui soient actuellement en mesure de l'étayer de façon transversale et longitudinale. Pour une actualisation des analyses de *La distinction*, notons la publication de : Coulangeon, P., Duval, J. eds (2013). *Trente ans après, La Distinction de Pierre Bourdieu*, Paris : La Découverte, coll. « Recherches », 272 p.

¹⁶ Considérations qui, si elles sont envisagées comme des données de l'enquête, ne sont pas forcément néfastes au processus heuristique : « ... nos représentations n'ont pas nécessairement besoin d'être exactes. Du moment qu'on finit par les vérifier par rapport à la réalité, certaines représentations inexactes des choses peuvent se révéler très utiles, en nous montrant comment les choses pourraient être si elles allaient d'une manière dont on est à peu près sûr qu'elles ne vont pas. » (Becker, 2002: 51).

de cette appartenance de classe dont les critères d'appartenance ont été précédemment construits par le chercheur.

L'hétérogénéité des groupes observés dans ces enquêtes – qui tient à l'instabilité de leur position sociale au vue des dynamiques récentes de la société brésilienne – complexifie la deuxième séquence. En effet, la diversité des attributs sociaux des acteurs rend difficile l'établissement de critères univoques partagés par l'ensemble du groupe qu'implique en partie le concept de classe sociale. Nos deux enquêtes ont à ce titre adopté deux voies divergentes de réagencement de la structure sociale : soit, comme le réalise Castilhos, il s'agit de subsumer de nouvelles divisions et gradations sous la classe ethnographiée ; soit, à l'image du travail de Souza, de rompre avec la classe précédente (et avec la conception à la fois plurielle et unitaire de « classes populaires ») afin de construire une nouvelle classe et les fractions qui la composent – classe sociale intermédiaire s'il en est, caractérisée par un rapport de classe potentiellement « passerelle » pour les groupes qui lui sont subalternes et « barrage » vis-à-vis des groupes dominants.

INTERACTIONS DE CLASSE ET CONJONCTURE SOCIALE

En se focalisant sur l'étude d'une classe en particulier, le type de *fieldwork* que nous venons d'aborder a l'avantage d'établir une typologie des attributs sociaux reflétant la structure et les dynamiques des rapports sociaux à l'intérieur de la classe. Cependant, cette volonté d'étudier un espace social circonscrit présuppose une vision assez claire de la structure sociale dans son ensemble : la « cartographie » d'une classe particulière conduit à travailler ses frontières avec les autres classes sans pour autant que l'observation concrète de leurs rapports ne soit poursuivie par l'enquête. L'activité ethnographique semble alors être dépendante d'opérations de catégorisation et de généralisation qui, en l'espèce, permettent d'articuler les classes (et fractions de classe) entre elles.

L'ambition des enquêtes que nous abordons à présent réside moins dans la caractérisation des attributs d'une classe que dans la compréhension de l'activité sociale produite par des interactions contextualisées, c'est-à-dire qui reflèterait les logiques et les contraintes propres à la conjoncture sociale dans laquelle elle se déroule. Cette idée de « conjoncture » de Thomas, reprise par Hughes, renvoie ici à l'importance du contexte pour définir la « situation » des interactions sociales, rappelant que « le mode et le moment de l'action sont socialement définis » (Hughes, 1996: 141). D'un point de vue méthodologique, ces enquêtes ont pour trait de saisir les *relações de classe* dans le cadre d'une « observation à découvert d'organisations formelles » (Peretz, 2004), celles-ci s'étant déroulées au sein d'institutions brésiennes marquées par une évolution substantielle de leur public¹⁷.

¹⁷ Notons que l'objet principal de ces enquêtes n'est pas l'institution elle-même, dont l'analyse découlerait de l'observation quotidienne de son fonctionnement, tel que cela a pu être réalisé dans le champ de la sociologie du droit. Voir par exemple : Sinhoretto J., (2006), *Ir aonde o povo está, etnografia de uma reforma da justiça*, (418 p.), Tese de doutorado, USP, São Paulo.

Plus précisément, les articles « *Saúde mental e classe social: CAPS, um serviço de classe e interclasses* » de Lucia Cristina dos Santos Rosa et Rosana Teresa Onocko Campos (2013) et « *Nerd and Barbarian: Race and Class Encounter through Affirmative Action in a Brazilian University* » de André Cicalo (2012) analysent les rapports de classe entre des classes populaires et des classes moyennes brésiliennes à partir de deux dynamiques que reflètent les interactions sociales au sein des organisations ethnographiées : le premier article rend compte de ces rapports de classe dans une expérience de déclassement social de classes moyennes, tandis que l'autre présente ces rapports de classe dans une situation d'ascension sociale de classes populaires.

Lucia Cristina dos Santos et Rosana Teresa Onocko Campos se sont intéressées aux formes que prennent les rapports de classe au sein de deux institutions publiques psychiatriques brésiliennes, l'une située dans le *Nordeste* et l'autre dans le *Sudeste*. Ces *Centros de Atenção Psicossocial* (CAPS), disséminés dans tout le pays, sont le produit des réformes profondes qu'ont connu les établissements d'enfermement publics brésiliens, « institutions totales » au sens de Erving Goffman, à la suite des mouvements antipsychiatriques des années 1970 ainsi que de la constitution démocratique de 1988. Toute l'originalité de cette recherche réside dans le fait qu'elle vise explicitement l'analyse des rapports de classe au sein d'un établissement psychiatrique à partir d'une observation des dimensions proprement sociales des rapports des usagers (patients et familles) entre eux et avec le personnel. Pour cela, l'enquête de terrain, relativement longue (d'août 2011 à juillet 2012), s'est appuyée sur des techniques diverses alliant observation participante, entretiens semi-directifs, analyse documentaire et constitution de *focus group*. *In fine*, l'objectif des auteures consiste à :

« analisar o impacto da universalização do Sistema Único de Saúde no contexto brasileiro, a partir da utilização dos serviços dos CAPS por outras classes ou frações de classe, exploraram-se as manifestações e vivências a partir da origem de classe social dos usuários, familiares e profissionais dos dois serviços pesquisados. »

Les équipes de travail des centres se répartissent entre professions médicales (niveau universitaire) appartenant majoritairement à la classe moyenne et les « techniciens » (peu diplômés) s'identifiant davantage aux classes populaires, ce qui ne va pas sans entraîner des tensions certaines à l'intérieur des équipes, essentiellement faute de reconnaissance du travail des seconds par les premiers. Les usagers des centres sont, quant à eux, principalement issus des classes populaires¹⁸. Cependant, certaines fractions des classes moyennes utilisent ces centres de soin publics, mais davantage

¹⁸ Dans un premier temps, les chercheuses se sont penchées sur les formes de catégorisation institutionnelle opérées par les deux centres. Celle-ci se fait par l'usage du concept de classe sociale de façon épurée, se fondant principalement sur sa dimension économique. Qu'elles soient nommées A, B, C dans la région Sudeste ou « classe alta, média e baixa » dans le Nordeste, la même lecture prédomine : ce sont principalement les revenus domestiques, fondés sur l'échelle du Censo Demográfico/IBGE, qui en définissent l'appartenance. Pour autant, les chercheuses ont pu constater la prégnance de l'interprétation marxiste du concept de classe sociale chez les professionnels de ces deux centres, divisant les classes sociales en fonction de l'insertion dans le marché du travail (Sudeste) ou de la fonction occupée dans les rapports de production (Nordeste). Aussi est-il bienvenu que les chercheuses ne se soient pas contentées de reprendre les catégorisations institutionnelles mais se soient penchées sur « *uma visão panorâmica de como os sujeitos da pesquisa concebiam classe social, na construção e interação coletiva com seus pares e com os usuários dos serviços* ».

par manque d'offre d'établissements psychiatriques privés que par choix, notamment dans le *Nordeste*. Leur usage du centre est aussi plus circonscrit (« assistance médicale, psychologique et psychopharmacologique ») et ponctuel. Toutefois leur présence n'échappe à personne, paradoxalement en raison de leur évitement quotidien des classes populaires à l'intérieur des services, ainsi que de leur propension à « dissimuler au yeux de la société la personne de leur famille affectée d'un diagnostic de trouble mental ». Si l'on ajoute à cela le peu de reconnaissance symbolique qu'elles accordent aux équipes de soin, la marginalisation de ces classes moyennes devient évidente.

Toutefois les chercheuses ne s'arrêtent pas là. Il apparaît nettement que la position des classes moyennes dans les CAPS leur donne les moyens décisifs de comprendre les différents rapports de classe qui s'y construisent. Pour cela, il faut se détacher d'une lecture réductrice d'un rapport de classe qui se construirait uniquement à partir d'une relation bipartite. En l'espèce, les rapports qu'entretiennent les médecins avec les classes moyennes ne peuvent se comprendre sans l'analyse du rapport particulier qu'ils ont avec les classes populaires. Les médecins affirment en effet que travailler avec les classes populaires exige de s'adapter à leur « langage », d'éviter les explications techniques et d'adopter une conduite plus souple, informelle, en somme « affectueuse », et qui témoignerait selon eux de « l'humanité » de leurs rapports avec les « pauvres ». Cette posture paternaliste qui repose essentiellement sur la conception assistantialiste qu'ils attachent à leur travail (les auteures évoquent un « esprit missionnaire ») contraste fortement avec celle qu'ils entretiennent avec les classes moyennes et, pour ainsi dire, l'éclaire en retour. En effet, ces classes moyennes revendiquent le respect de leur « droit du patient » dans leur rapport à l'institution, ce qui se traduit par la gestion d'exigences nouvelles pour les médecins : la relation médicale, largement imposée avec les classes populaires, devient négociée avec les classes moyennes. Ces nouveaux rapports, qu'ils soient l'héritage de la « citoyenneté » ou du « mercantilisme » des classes moyennes, n'en produisent pas moins quelque malaise dans le corps médical, ceux-ci jetant une lumière nouvelle sur les rapports de domination qui les lient aux classes populaires. Aussi, de manière défensive, la plupart des médecins estime que les CAPS doivent se destiner aux « pauvres » et ne doivent pas être engorgés par des gens qui « peuvent payer » – c'est-à-dire qui peuvent aller dans le privé – entérinant de fait la conception d'un service public « de dernier recours », « faveur » accordée aux plus nécessiteux et non droit social fondamental financé par l'impôt des citoyens brésiliens.

Il s'agit, du point de vue de ces familles de classes moyennes, d'un rapport social objectivement contraint qui est le produit de l'impossibilité d'éviter le parcours de soin des classes populaires. Ces classes moyennes, en minorité dans l'institution, se coupent du reste du public et s'emploient à restaurer ou préserver leur statut auprès du corps médical. Or cette volonté vient se heurter aux pratiques de travail des médecins définies avant tout par la relation spécifique que ces derniers entretiennent avec les classes populaires. Bref, prises dans le jeu des interactions de l'institution, ces familles voient leur statut menacé et leur parcours de soin aligné sur celui des classes populaires. Aussi leur fréquentation des CAPS, sans que nous puissions affirmer qu'il s'agisse d'un des *effets* d'un déclassement social (mais sans l'exclure non plus : les chercheuses n'ayant pas entrepris une enquête sur la trajectoire intra ou intergénérationnelle de ces familles) prend toutefois la forme d'une expérience subjective, certes limitée dans l'espace et dans le temps, du déclassement.

Marquée également par une distance sociale importante entre les différents groupes sociaux étudiés, l'enquête d'André Cicalo présente toutefois un contexte fort différent de celui des CAPS. Les interactions de classe observées se déroulent en effet dans une dynamique d'ascension sociale de classes populaires sans pour autant qu'apparaisse menacé le groupe dominant auxquelles elles se confrontent.

Son enquête prend pour objet les rapports de classe et de « race » entre les étudiants *cotistas*¹⁹ et non *cotistas* d'une classe de première année de Droit, filière traditionnellement et historiquement composée des classes dominantes, à l'Université de l'État de Rio de Janeiro (UERJ) suite à l'introduction en 2003 des lois de discrimination positive dans l'enseignement supérieur²⁰. Sans entrer dans les détails de mesures qui ont alimenté de nombreuses controverses médiatiques, politiques et scientifiques, rappelons simplement que les politiques publiques brésiliennes ont opté pour des mesures de *positive action* fondées en partie sur des critères raciaux pour promouvoir l'accès des classes populaires aux universités publiques. À l'université de Rio, première université brésilienne à avoir introduit ces politiques, les quotas se fondent à la fois sur la couleur de peau, sur le revenu des familles, sur les résultats acquis au *vestibular* (soit le concours propre à chaque université) ainsi que sur le lycée de provenance.

Le texte se concentre sur l'analyse des différentes formes de frontières, non étanches, que laissent envisager les rapports sociaux entre les *cotistas* et les non *cotistas*, les premiers étant issus des classes populaires ou des « petites classes moyennes » et les seconds des « classes moyennes supérieures » ou « supérieures » – il ne nous appartient pas ici de trancher le débat. Au plus proche du professeur dans la salle de cours, il y a ceux « de devant », les « *cones* », les *cotistas*, et au fond, les « barbares », c'est-à-dire les non *cotistas*²¹. Le terme de « *cones* » – c'est-à-dire les « plots » – exprime l'idée de l'application au travail, de la rigueur, voire de la rigidité qui leur est nécessaire pour pouvoir suivre le déroulement des cours. Une étudiante « plots » explique :

« Les plots ce sont ces choses que tu trouves parfois sur les travaux routiers pour montrer exactement aux conducteurs où ils doivent passer. On nous appelle les « plots » parce que nous sommes très appliqués en classe... Les plots sont ceux qui

¹⁹ Littéralement : « personne ayant bénéficié d'une politique de quota ».

²⁰ À cette fin, Cicalo a réalisé une enquête ethnographique d'un an, d'août 2007 à juillet 2008. Outre sa présence durant les cours, sa sociabilisation avec les enquêtés s'est faite durant les pauses de la journée, notamment celle de midi qui pouvait rassembler jusqu'à 80 étudiants. Il a également participé à leurs loisirs à l'extérieur de l'université au cours de l'année. Bref, son travail a consisté en une observation participante de longue durée dans et hors l'université, agrémentée d'entretiens formels et informels, priorisant les individus issus des classes les plus populaires, en n'adoptant pas uniquement le critère de la couleur de peau. Il s'est également sociabilisé (avec réalisation d'entretiens) avec le personnel académique, administratif et de service, mais aussi avec d'autres étudiants, *cotistas* ou pas, d'autres départements de l'université de façon à pouvoir confronter ses résultats au cadre plus général de l'université.

²¹ Cette labellisation des individus entre « plots » et « barbares » se fait à l'intérieur même de la classe. Ces appellations indigènes signifient à chacun et pour tous l'appartenance ou non au groupe des *cotistas* et se traduit par une spatialisation des groupes dans la classe : la distribution spatiale des étudiants matérialisant à la fois la distance et la proximité sociale des uns et des autres.

font tout de façon très consciencieuse [*os que fazem tudo diretinho*]. » p. 245

Eut égard à leur niveau plus faible, les « plots » estiment nécessaire de porter une attention particulièrement soutenue au déroulement du cours et de noter avec précision son contenu. Rassemblés au plus près du professeur et loin de l'agitation du fond de classe où les « barbares » dissipés et bruyants perturberaient selon eux leur concentration, les « plots » s'emploient à prouver par leur diligence qu'ils ont *mérité* leur place à l'université. Pour autant, leurs résultats scolaires respectifs reflètent parfaitement les trajectoires sociales différenciées des deux groupes. Aussi, malgré leur flegme apparent, les « barbares », dont la formation antérieure s'est accomplie dans les meilleures écoles privées de la ville, surpassent facilement les « plots » d'un point de vue scolaire. À cette division d'*hexis* et d'attitude s'ajoute celle du style vestimentaire en cours, formel, quasi-professionnel (costumes, chaussures par exemple) pour les « plots » et très « décontracté » pour les « barbares » (bermuda, tee-shirt...). Une nouvelle fois, il s'agit pour les « plots » d'une stratégie de légitimation visant à effacer les stigmates qu'ils portent avec eux en entrant à l'université. Certains enquêtés « plots » y voient plutôt une « singerie » et la différence objective du coût de ces vêtements – marques onéreuses *versus* communes et bon marché – rétablit inévitablement la distance sociale que cet effort pensait réduire.

Selon les étudiants, ce qui expliquerait la propension à se sociabiliser avec son groupe et à éviter l'autre tiendrait aux « affinités » qu'ils entretiennent entre eux – celles-ci s'exprimant de manière fort diverse. Par exemple, venir à l'université soit en transport en commun soit en voiture marque une fracture symbolique importante entre les groupes qui peut se manifester dans leurs interactions – certains « barbares » exprimant par exemple leur « horreur » à l'idée de prendre les transports en commun. Ces « affinités » renvoient objectivement aux conditions matérielles d'existence de chacun, aux possibilités même d'adopter la conduite de l'un ou l'autre groupe et dénotent d'une forme d'invisibilisation de ces contraintes. Impossible en effet pour les « plots » de sortir dans les endroits fréquentés par les « barbares », financièrement inaccessibles, géographiquement éloignés de leurs quartiers populaires, ni de réaliser les mêmes loisirs ou excursions.

Pourtant, selon l'auteur, ce tableau présente une généralisation imparfaite des rapports sociaux entre les groupes et restitue mal leur complexité et leur hétérogénéité. Tout d'abord il est faux que se superposerait parfaitement le statut administratif de *cotista* avec celui, indigène, de « plots ». Certains étudiants issus des milieux privilégiés et appartenant au groupe des « barbares » sont des *cotistas*. Aussi, c'est bien l'appartenance à une classe sociale qui définit sa place dans tel ou tel groupe²².

²² La prise en considération du critère racial permet de le confirmer. L'auteur envisage la question de la race comme un effet « aggravant » mais pas fondateur de l'exclusion que ces groupes entretiennent entre eux, en témoigne les nombreuses blagues qui circulent sur l'étudiant *cotista* noir du groupe des « barbares », appartenant lui-même à la classe moyenne (jusqu'à être présenté comme « l'esclave » des barbares à qui sont réservées les tâches ingrates du groupe) tandis que les *cotistas* blancs de ce même groupe en sont davantage épargnés. Est aussi posée la question de savoir si inversement la « blancheur » transforme les rapports de classe qu'un étudiant *cotista* blanc et pauvre entretient avec le groupe des « barbares ». La trajectoire de cet étudiant présenté comme « charismatique », qui reconnaît qu'être blanc, blond, aux yeux bleus « aide dans la vie », est particulièrement éloquent. Fréquemment invité par les « barbares » en début d'année, ses ressources financières limitées l'ont empêché de participer à leurs activités et l'ont inévitablement conduit à migrer de nouveau vers les « plots » au bout d'un mois.

Par ailleurs, si les interactions sociales entre « plots » et « barbares » sont faibles, elles ne sont pas pour autant inexistantes. Rappelons que l'enquête porte sur une classe de 1^{ère} année, ce qui signifie objectivement qu'il s'agit des premiers mois d'une sociabilité quotidienne tout à fait nouvelle pour des classes sociales qui ont connu des trajectoires scolaires jusqu'à lors parfaitement *séparées*. En observant les classes des générations précédentes à présent en 3^{ème} ou 4^{ème} année, c'est-à-dire en adoptant une lecture longitudinale de l'évolution des rapports de classe entre les deux groupes à partir de leur socialisation réciproque, on constate un rapprochement mutuel, un assouplissement de leurs rapports, ainsi qu'un net affaïssement des discours discriminatoires, notamment racistes à l'endroit des *cotistas*. L'auteur parle à ce propos de l'émergence d'une sociabilisation « inter-classe » et « inter-raciale » qui, même s'il s'agit d'une pratique minoritaire, peut se manifester aussi bien à l'intérieur du cadre universitaire qu'à certaines occasions « spéciales » en son dehors, tels qu'anniversaires ou préparation collective aux examens au domicile d'un étudiant.

Cette analyse diachronique des rapports de classe se révèle particulièrement intéressante pour notre propos. En effet, Cicalo constate que les rapports qu'entretiennent des étudiants des classes moyennes avec les *cotistas* issus des classes populaires deviennent au cours du temps non plus problématiques mais *désirés*. Pourquoi ? En premier lieu parce que ces étudiants des classes moyennes ont une certaine proximité avec « l'idéal » de la démocratie raciale brésilienne et revendiquent à ce titre une ouverture à la diversité sociale et raciale en accord avec les politiques publiques de discriminations positives mises en place – c'est du moins la position discursive qu'ils développent. En second lieu et surtout parce que ces étudiants ne se définissent pas dans l'espace social en fonction des *cotistas* qui, malgré l'ascension sociale dont ils font preuve en accédant à l'université, ne représentent aucunement une menace pour eux. Au contraire, ces étudiants de classe moyenne y trouvent une source « d'enrichissement » valorisant leur expérience universitaire et professionnelle, avec comme sous-entendu l'acquisition de *valeurs* dont d'autres étudiants seraient privés. De fait, ces étudiants s'inscrivent dans une stratégie de distinction non avec les classes sociales qui leur sont subalternes, mais avec celles qui leur sont « mitoyennes » ou supérieures. Ces concurrents directs sont les étudiants des universités privées d'élite de la ville, telle que la PUC de Rio, à qui sont adressés deux ordres de critique. Le premier concerne l'effort, le mérite individuel : la relation marchande les liant à leur université rend leur réussite suspecte et ce d'autant plus que leurs parents seraient à même de leur assurer un bon emploi si cette dernière venait malgré tout à faire défaut. Le second dénonce l'indifférence du public de ces universités privées prestigieuses à la « réalité brésilienne » et à ses « contrastes sociaux », ce qui renvoie à une dénonciation de leur « individualisme ».

Dans la mesure où ces étudiants de classe moyenne se rendent compte que la scolarisation universitaire des classes populaires ne vient pas, *en ces termes*, menacer leur trajectoire sociale – ou pour le dire autrement, ne vient pas remettre en question l'ordre social – les formes de discrimination à leur endroit deviennent de moins en moins justifiées. Un racisme peut perdurer chez certains, mais il ne s'agit pas du même ressort. Du côté des étudiants issus des classes défavorisées, une légitimité se construit peu à peu et l'angoisse des déséquilibres sociaux qui prévalait à leur arrivée s'estompe. De fait, les formes de « paranoïa » sociale (soit l'anticipation d'une discrimination *dixit* certains « plots ») qui tendaient paradoxalement à entretenir à l'université la ségrégation sociale dont ils étaient victimes à l'extérieur s'affaiblissent au fur et à mesure de leur contact avec les autres classes sociales. Par ailleurs, dans

certaines filières universitaires, des mouvements et activistes étudiants noirs travaillent à la conscientisation des mécanismes discriminatoires et participent aussi au processus de légitimation.

Bref, les déséquilibres sociaux défavorables aux « plots » se manifestent dans un contexte de mobilité sociale ascendante capable de donner aux coûts psychologiques et moraux de la confrontation une forme d'investissement ou de « sacrifice » nécessaire, tandis que les classes moyennes peuvent, à peu de frais, distiller à leur propre reproduction sociale une plus-value morale ou politique qui les distinguera des classes sociales (ou fractions) objectivement les plus proches.

Les deux textes étudiés présentent l'intérêt de poser que les tensions ou les ententes inter-classes ne peuvent être devinées *a priori* mais se révèlent par observation. Celle-ci s'est réalisée dans un cadre organisationnel informant les modalités de rencontre des acteurs : les positions sociales sont saisies par les sociologues à partir de l'observation de situations rapportées aux relations 1. entre les différentes professions ; 2. de ces dernières avec le public ; 3. du public lui-même. Plus précisément, les rapports de classe s'expriment à travers le jeu des interactions structuré autour des missions que les acteurs prêtent à l'institution, des règles et hiérarchies que celle-ci impose et de la co-construction d'attributs supposés ou réels que les groupes sociaux s'assignent à eux-mêmes et aux autres. En conséquence, ces enquêtes envisagent les rapports de classe comme le produit d'un processus jalonné par les différentes expériences interactionnelles des acteurs : les rapports de classe ne sont pas réductibles à la confrontation d'attributs de classe mais se découvrent dans l'observation des aménagements d'une relation sociale contextualisée.

CONCLUSION

Si ces quatre études s'inscrivent pleinement dans le champ de l'ethnographie des classes sociales, elles affichent toutefois des différences notables dans la construction et le traitement de leurs données, ce que soulignent les interprétations réservées aux rapports de classe.

D'un côté, nous avons observé l'exploration des rapports sociaux d'une classe au travers des différentes manifestations de sa hiérarchie interne. Les tensions classificatoires – auxquelles mène inévitablement la réunion d'une pluralité de pratiques et de représentations sous une même catégorie – sont résolues par la préservation de critères généraux sous lequel s'interprétera le particulier (« classes populaires ») ou par la généralisation du particulier en faisant d'un groupe social une classe en soi (« *batalhadores* »). Relevant à la fois de l'observation des différenciations sociales et de leur requalification en catégories, ce processus de classification ne peut néanmoins échapper à une dynamique centrifuge : inévitablement les chercheurs devront affronter les ambiguïtés que peuvent entretenir certains groupes sociaux à la marge des catégories centrales qu'ils constituent. Il faut comprendre leur construction des rapports de classe à partir des difficultés induites par ce raisonnement appliqué au matériel empirique : si d'un côté, la logique spatiale d'un quartier définit comme populaire ne fait que déplacer la question – dans quelle

mesure une frontière spatiale recouvre-t-elle une frontière sociale ? – la construction des bornes inférieures et supérieures de la classe des « *batalhadores* » fait quant à elle appel à une logique de division structurelle l'éloignant des justifications produites par l'ethnographie.

Parce qu'elles opèrent par l'observation *in-situ* des rapports de classe, l'ethnographie des deux enquêtes finales rend compte d'une démarche visant à rapporter les comportements des groupes sociaux aux situations sociales particulières dans lesquelles ils se manifestent. Comme l'expriment Stéphane Beaud et Florence Weber, « les écarts objectifs entre classes prennent toute leur signification et développent tous leurs effets dans des situations concrètes de la vie quotidienne. Les rapports de classe ne sont pas une construction théorique ou politique, mais ce sont d'abord les modalités de perception des différences et des rencontres entre individus »²³. À ce titre, l'enquête de Rosa et Campos montre qu'il est possible d'interpréter les différentes pratiques et représentations en présence non pas en tant que confrontation d'attributs de classe mais à partir d'une co-construction contextuelle et multipartite des différents groupes sociaux. D'autre part, le travail de Cicalo met en avant la dimension matérielle et diachronique de la construction des rapports de classe ; l'observation de l'actualisation quotidienne des termes des interactions sociales permettant *in fine* l'objectivation des écarts – situés et provisoires – entre les classes.

BIBLIOGRAPHIE

Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris : La Découverte, coll. « Grands Repères », 351 p.

Bertoncello, E-R-E. (2010). *Classes sociais e estilos de vida na sociedade brasileira*, Thèse de doctorat, Université de São Paulo.

Bertoncello, E-R-E. (2013). « Classes e práticas sociais. », *Rev. bras. Ci. Soc.* [online]. vol.28, n.81, pp. 185-211.

Bourdieu, P. (1979). *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris : Les Éditions de Minuit, 672 p.

Brochier, C. (2009). *Pratiquer l'enquête de terrain au Brésil : Expériences personnelles et histoire des recherches empiriques (1930-1970)*, habilitation à diriger des recherches en sociologie, université Lumière Lyon II.

Castilhos, R-B. (2007) *Subindo o morro : consumo, posição social e distinção entre famílias de classes populares*, (204 p.) Dissertação, Escola de administração, Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Porto Alegre.

²³ Beaud, S., Weber, F. (1999). « Classes sociales et rapports de classe », in Combemale, P., Piriou, J-P., (éd.) *Nouveau manuel. Sciences économiques et sociales*. Paris : La Découverte : 483-492 ; cité dans Siblot, Y. (2003). « Les relations de guichet : interactions de classes et classements sociaux », *Lien social et Politiques*, Numéro 49, p. 183.

Chapoulie J-M. (1991). « La seconde fondation de la sociologie française, Les Etats-Unis et la classe ouvrière ». *Revue française de sociologie*, vol. 32, n°2 : 321-364.

Chauvel, M-A., Pinto de Abreu Zornoff de Mattos, M. (2008). « Consumidores de baixa renda : uma revisão dos achados de estudos feitos no Brasil. », *Cadernos EBAPE.BR*, vol. 6, núm. 2, junio, 2008, p. 1-17.

Cicalo, A. (2012) : « Nerd and Barbarian : Race and Class Encounter through Affirmative Action in a Brazilian University », *J. Lat. Amer. Stud.* vol, 44, p. 235-260.

Comin, A., Barbosa, R-J. (2011). « Trabalhar para estudar: sobre a pertinência da noção de transição escola-trabalho no Brasil. », *Novos estud. - CEBRAP* [En ligne]. 2011, n.91, pp. 75-95.

Costa, M., Koslinski, M-C. (2011). « Quase-mercado oculto: disputa por escolas “comuns” no Rio de Janeiro ». *Cad. Pesqui.* [En ligne]., vol.41, n.142, pp. 246-266

Dorlin, E. éd. (2009). *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, Paris : PUF, coll. « Actuel Marx Confrontation », 320 p.

Ferreira Gonçalves, A., Carvalho Rodrigues, L., (2007) « Ethnographie, anthropologie et contemporanéité », *Journal des anthropologues* [En ligne], 110-111 | 2007, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 13 décembre 2014. URL : <http://jda.revues.org/930>

Grignon, C., Passeron, J-C. (1989). *Le savant et le populaire*, Paris : Seuil, 260 p.

Hughes, E. C. (1996). *Le regard sociologique. Essais choisis*, Textes rassemblés et présentés par J-M Chapoulie, Paris : Éditions de l'EHESS, 344 p.

Leite Lopes, J-S. (2005). « Le rôle de Pierre Bourdieu dans le renouveau des enquêtes ethnologiques et sociologiques au Brésil », in Dubois, J., Durand, P., Winkin, Y. (éds), *Le symbolique et le social, La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, Liège : PUL, coll. « ULG », 353 p.

Masson, P. (2008). *Faire de la sociologie, Les grandes enquêtes françaises depuis 1945*, Paris : La Découverte, coll. « Grands Repères », 254 p.

Masson, P., Suteau, M. (2006). Histoire, sociologie, ethnographie. D'autres lignes de partage. Communication au colloque Travail et organisation : recherches croisant ethnographie et histoire, MSH Aix en Provence, 30-31 Mai 2006.

Montero P., (2004). « Antropologia no Brasil : tendências e debates », in Trajano Filho W., Ribeiro G., (éds), *O campo da antropologia no Brasil*. Rio de Janeiro/Brasilia, Contra Capa Livraria/Associação Brasileira de Antropologia.

Meier, D. (2003). Portraits sociologiques, *ethnographiques.org*, Comptes-rendus d'ouvrages [en ligne]. (consulté le 23/03/2014).

- Neri, M. (2008). *A Nova Classe Média*. Rio de Janeiro: FGV/CPS.
- Peneff, J. (2009). *Le goût de l'observation. Comprendre et pratiquer l'observation participante en sciences sociales*, Paris : La Découverte, coll. « Grands Repères », 256 p.
- Peretz, H. (2004). *Les méthodes en sociologie. L'observation*. Paris : La Découverte, coll. « Repères », 128 p.
- Rosa, L-C-S., Campos, R-T-O. (2013). « Saúde mental e classe social: CAPS, um serviço de classe e interclasses » *Serv. Soc. Soc.* [en ligne]., n.114 [consulté le 04/02/2014], p. 311-331
- Sader, E., Paoli, M-C. (1986). *Sobre « classes populares » no pensamento sociológico brasileiro*, in Cardoso, R. éd. *A aventura antropológica, Teoria e pesquisa*, Rio de Janeiro : Paz e Terra (4ème édition), p. 39-67
- Scalon, C., Salata, A. (2012). « Uma nova classe média no Brasil da última década?: o debate a partir da perspectiva sociológica. » *Soc. estado*. [En ligne], vol.27, n.2, pp. 387-407.
- Schwartz, O. (1998). *La notion de « classes populaires »*, habilitation à diriger des recherches en sociologie, université de Versailles-Saint-Quentin.
- Siblot, Y. (2003, p. 183). « Les relations de guichet : interactions de classes et classements sociaux », *Lien social et Politiques*, Numéro 49, p. 183-190.
- Souza, J. (2009). *A ralé brasileira : quem e como vive*, Belo Horizonte: UFMG, 483 p.
- Souza, J. (2010). *Os batalhadores brasileiros, Nova classe média ou nova classe trabalhadora ?*, Belo Horizonte: UFMG, 354 p.
- Weber F. (2000). « Transactions marchandes, échanges rituels, relations personnelles. Une ethnographie économique après le Grand Partage. » In: *Genèses*, 41, 2000. Comment décrire les transactions. pp. 85-107.
- Wilson W.J. (*The Truly Disadvantaged : the Inner City, the Underclass and Public Policy*, 1987 ; 1994 trad. d'Ivan Ermakoff), *Les oubliés de l'Amérique*, Paris: Desclée de Brouwer.